

LES SAISONS

Au doux soleil de Mai naissent les primevères ;
Les champs pleins de parfums se couvrent de gazons,
Et l'oiseau déserteur de nos climats sévères
Arrive par essais des lointains horizons.
Ainsi, dès le printemps de la verte jeunesse,
Dans tous les cœurs fleurit la joie au teint vermeil,
L'essaim des doux espoirs bourdonne avec ivresse,
Et l'amour luit comme un soleil.

Au chaud soleil d'Août tombent les blondes gerbes.
La fougère se fane aux pieds du moissonneur ;
L'air est lourd, et l'on voit se cacher dans les herbes
Le lézard paresseux, le merle raisonneur.
A l'été de la vie, il faut que l'on moissonne
De blonds espoirs mûris qu'on laisse sans pitié ;
Déjà l'amour se fane et le cœur ne frissonne
Qu'aux douces voix de l'amitié !

Sous le ciel gris d'Octobre on voit l'épais brouage
Secouer de regret son feuillage jauni.
Sous les vents factieux qui soufflent avec rage,
Le fruit tombe de l'arbre et la plume du nid.
Ainsi quand l'homme arrive à sa saison d'automne,
Il sonde en vain son cœur ; ses espoirs sont fêtrés,
Et de l'hiver qui vient la bise monotone
Ne souffle que sur des débris.

Sous le ciel de Décembre on voit l'orme qui plie
Sous la neige tombée en flocons miroitants,
Et sous son froid lincoln la plaine ensevelie
Vainement se dérobe aux baisers des autans.
Ainsi l'homme qui touche au terme de sa course
En vain veut se raidir sous le poids lourd des ans...
Heureux encor si Dieu lui dérobe la source
Où sont les souvenirs cuisants !

La nature du moins revient à sa jeunesse,
Et reprend ses oiseaux, ses chants et ses gazons.
Tandis que l'homme, hélas ! courant vers la vieillesse,
Ne passe qu'une fois par ses quatre saisons.
Le gazon se refait, la fleur se renouvelle,
La brise chante encor dans le valon ohéi...
La jeunesse qui fuit malgré qu'on la rappelle,
Jamais deux fois ne redébit !

Encor, sont-ils nombreux ceux tombés sur la route,
Au temps des rêves d'or et des écolosions,
Ne laissant pas le temps à l'épine du doute
D'attaquer leurs espoirs et leurs illusions !
Combien n'ont pu se rendre à l'époque où la rose
Jette son vif éclat dans un ciel parfumé,
Et se sont vu, vieillissans en savoir la cause,
Emportés par le vent de Mai !

SAINT-JULIEN.

UNE

FILLE LAIDE

XVIII
(Suite.)

Elle eut la déconvenue de recevoir de Maxime cette simple réponse :

— « Merci, ma bonne sœur, je n'ai pas le cœur à la joie : ne m'attendez pas pour vous accompagner au Lison. »

— Alors, pensa lady Margaret avec dépit, il faudra qu'au lieu de lire dans ses grands yeux calmes, je lui écrive naïvement que notre belle Paula est sur une corde raide, n'ayant plus aujourd'hui les cent mille francs de l'a bête, mais pouvant avoir demain davantage, si sa sœur est aussi généreuse que laide. »

Au fond, tout au fond de son cœur, l'aimable Anglaise espérait bien qu'Etienne aurait, en cette circonstance critique, encore plus de largesse que de laideur.

Et qui sait si Paula n'y comptait pas aussi ? Etienne, d'ailleurs, n'avait pas dit un mot. Les formalités légales servaient admirablement sa réserve.

Trop profondément dévouée pour être bonne observatrice, elle avait jusqu'alors vécu près de Paula sans l'étudier. Depuis quelque temps, elle marchait de désillusions en désillusions sur ce caractère attrayant à la surface, égoïste et frivole en réalité.

Prête à s'engager dans la voie nouvelle que lui ouvrait la libéralité de sa bienfaitrice, Etienne regardait, observait et se taisait.

Etienne mit un empressement tout cordial à se rendre à l'invitation de Mme de Saint-Ebre, laquelle, de son côté, poussa l'amabilité jusqu'à prier Aubin Vial d'accompagner ses jeunes amies.

C'était une dérogation aux habitudes aristocratiques de lady Margaret, qui, si bonne qu'elle fût, devait à son éducation une certaine morgue nationale.

Jusqu'alors, ne voulant pas traiter Aubin en serviteur, par égard pour les orphelines, elle avait pris le parti de paraître ignorer son existence.

Cette subtilité, indigne de son intelligente amitié, froissait Etienne et déplaisait même à Paula.

Celle-ci, dans sa personnalité ordinaire, n'en témoignait rien ; mais l'aînée des orphelines ne reniait pas leur compagnon d'enfance.

— « C'est un frère pour nous, » dit-elle un jour avec intention.

Lady Margaret avait accordé au jeune homme une attention moins dédaigneuse. Bientôt la saveur particulière de ses articles dans la *Vigie Salinoise* lui valut quelques éloges de la grande dame. L'histoire de son dévouement à la marquise — dévouement dont était née la gloire littéraire de M. Alphonse de Momprin — circulait à petit bruit et triompha des dernières hauteurs de la jeune Anglaise.

Elle consentit sans plus de transition à le considérer comme un homme du monde. L'enfant-trouvé, toujours modeste, répondit à ses avances honorables avec autant de réserve que de gratitude.

S'il en fut heureux, c'est que les invitations de l'hôtel Saint-Ebre le rapprochaient, par fugitifs instants, de l'oubliée Paula. Et c'était une joie dont il n'avait point la force de sevrer son cœur imprudent.

Il prit donc place dans la calèche qui emportait au Lison M. Charles et sa femme, Etienne et sa sœur.

Quand la voiture prit la route de Saizenay, un cavalier qui rentrait en ville le salua du chapeau, du geste, du regard, du sourire, de toute la personne, avec une furieuse envie de ne pas s'en tenir au salut.

Ce cavalier n'était rien moins que le nouveau député, qui ne pouvait se décider à quitter Salins avant d'avoir reçu du tuteur de Paula la réponse sollicitée.

Il n'avait pas été le dernier à apprendre la révolution testamentaire de Brébion, et, quoi qu'il en pensait peut-être, il mettait un point d'honneur à paraître plus fervent que jamais dans sa recherche.

S'il avait osé galoper derrière la voiture !... Si M. Charles avait fait le plus léger signe !... Si Mme de Saint-Ebre avait témoigné la moindre bonne volonté !... Si seulement Paula avait consenti à remarquer sa respectueuse inclination !...

Mais rien ; dans la calèche on causait familièrement, tandis qu'il restait sur son cheval, immobile et comme incrusté le long de la route... « Il va tout au Lison, pensa-t-il ; et ils mènent ce petit rédacteur de la *Vigie Salinoise* qui va leur conter ses hauts faits à propos de mon livre. Ah ! ils vont au Lison !... Eh bien, moi, puis-je qu'il en est ainsi, je vais à la *Baume des Sarrasins*. »

Il piqua sa monture et la maintint en arrière, à très-convenable distance de la calèche durant la longue montée et jusqu'à l'entrée de la délicieuse vallée de Nans, qu'arrose et fertilise la plus belle eau des montagnes.

Le ruisseau porte le nom poétique de *Lison*, se cache pour repaître, disparaît et revient, jouant en quelque sorte sous les arcades de verdure, entre les arbres penchés et les rives souriantes.

Les feuilles étaient jaunies pourtant, les déclivités brunes n'avaient plus leur juvénile aspect. Cette nature était encore belle parce qu'elle était sortie toute simple et toute grande des mains du Créateur, et qu'elle allait se dépouiller de ses dernières parures, sous l'œil de Dieu, sans avoir dû ni un ornement, ni une grâce à la main humaine.

La source, qui sort en cascade d'un mystérieux rocher, appelait la petite caravane par son imposant retentissement. Elle s'échappait, bondissante, lumineuse, superbe, à trois cents mètres de hauteur, devant les yeux émerveillés des jeunes filles.

La vue des montagnes dans un grandiose éloignement élevait, depuis l'enfance, l'âme contemplative d'Etienne.

Les beautés sévères, les détails splendides encore ignorés qui lui étaient révélés brusquement, la jetèrent dans un enthousiasme naïf. « Que c'est beau ! murmura-t-elle en montrant de la main les couleurs de l'arc-en-ciel qu'un rayon du pâle soleil automnal faisait scintiller dans les flots brisés de la cascade. — Cela ferait comprendre Dieu ! » répondit simplement Aubin.

Quand elle se retourna pour partager avec Paula l'émotion de cette contemplation saisissante, la frivole enfant courait déjà vers le moulin de Fons-Lison, avec lady Margaret, pour commander un déjeuner rustique où les truites du ruisseau devaient servir de plat fondamental.

« Voulez-vous monter à la grotte ? demanda M. Charles, que ce spectacle, si beau qu'il soit, n'impressionnait plus que légèrement. — Certes ! répondit Etienne en s'élançant déjà sur un sentier qui mord le rocher et surplombe le moulin. — Il faut vous couvrir, il fait très-frais là-haut. — Ah !... j'ai laissé mon châle dans la calèche. — Attendez, je cours vous le chercher, » dit Aubin.

Il sauta trois roches, entra dans le grenier du moulin, en ressortit beaucoup plus bas et disparut dans la cour où la voiture devait avoir pénétré par le grand chemin.

Etienne avait promis d'attendre, mais le moyen ?... le sentier était si engageant, la mousse si douce, les lianes si rougeoyantes et les feuilles tombées avaient un mélancolique bruissement !

Elle montait toujours et M. de Saint-Ebre la suivait à quelques pas, consultant sa montre et se demandant si la meunière de Fons-Lison serait bien lente à cuisiner les truites.

La grotte avait sa nappe d'eau limpide, ces infiltrations murmurantes, ses assises solides, ses voussures naturelles, ses plantes moussues qui cherchent l'ombre, et sa fraîcheur aussi dangereuse qu'attrayante, arracha de nouveaux cris d'admiration à Mlle de Béringes.

« Ah ! ça, ils ne viennent pas ! grommelait M. Charles en sondant les flancs des rochers où ne se montraient ni sa femme, ni Paula, ni Aubin. — Celui-ci paraissait même avoir totalement oublié le châle d'Etienne. — Mademoiselle Etienne, vous gagnerez un rhumatisme pour vos vieux jours, dit-il en élevant sa bonne grosse voix qui résonna dans la grotte. — Bah !... je vais faire de la gymnastique pour le conjurer, répondit gaiement Etienne. — Brrrrrrou !... Il fait une humidité terrible dans ce joli coin de rochers. Et Margaret qui ne monte pas ! »

Il fit quelques pas avec impatience à l'entrée de la grotte, appela sa compagne, déclara que lady Margaret, qu'il savait grommelant, devait être en train de manger les truites à elle seule, ce qu'il ne saurait souffrir, et qu'il fallait redescendre au moulin.

« Sans avoir vu le *Creux-Billard* ! se récria la jeune fille. — Y tenez-vous beaucoup ? — Mais, monsieur, c'est vous-même qui m'en avez dit des merveilles. — C'est juste. Je suis un très-maussade cicéron. Pardonnez-moi ; ce sont ces maudites truites !... Il est près d'une heure : jamais déjeuner champêtre ne fut plus désiré. — Alors, vite au *Creux-Billard*, afin de rendre notre formidable appétit tout à fait colossal. »

Elle s'avança leste et riant, sur la rampe escarpée qui conduisit à des berceaux naturels que leurs dernières feuilles rouges abandonnaient en tournoyant.

Il fallait descendre ensuite vers un véritable abîme, étroit et sombre, une sorte de puits d'où l'on n'entrevoit plus qu'un lambeau du ciel.

D'une grande hauteur, en un jet lourd et lugubre, y tombe un torrent. Au milieu se dressent deux blocs de pierre que les oiseaux de proie choisissent pour piédestal.

Au-dessus, règne une sorte de galerie dont les chèvres des environs broutent toute l'année les lianes tombantes. Un berger y chantait un refrain montagnard, sur un rythme mélancolique.

Etienne s'arrêta au seuil de cet entonnoir gigantesque dont l'étrangeté devait captiver sa rêveuse imagination.

Ce n'était pourtant pas la sauvagerie de ce site qui la pétrifiait au point d'arrêter sur ses lèvres l'explosion de la surprise et de mettre la pâleur à ses joues.

C'était la vue d'un promeneur, appuyé à l'un des blocs de pierre, et qui saluait son apparition d'un sourire.

Maxime de Saint-Ebre au *Creux-Billard* !... Il regardait, de son oeil paisible et profond, sans faire un mouvement vers elle, comme s'il eût craint d'effaroucher la douce vision.

Et ses prunelles bleues, à elle, semblaient s'agrandir, s'émouvoir et palpiter sous ce regard.

Elle fit un pas en arrière, comme effrayée de son trouble.

Seulement alors, il se détacha du rocher et la salua avec un affectueux reproche : « Mademoiselle, aurais-je la mauvaise chance de vous faire peur ? — Mais, monsieur... votre présence inattendue... »

Il sourit encore et montrant le gouffre : « ... Dans ce site désolé... — Oh ! je préfère cette nature sauvage au point de vue le plus riant. Vous savez que la solitude de Brébion ne m'a point gâtée. — Tout le monde, pourtant, entre ici le cœur serré. »

Elle eut un involontaire rayon sur le visage. « J'y respire à l'aise, » fit-elle avec explosion. La pauvre enfant n'avait point osé dire « avec joie », mais combien, tout à coup, elle le sentait.

« Me voici bien compromise, reprit Maxime avec une pointe de gaieté. Ma réputation d'homme grave est fort entamée par le fait de ce coup de tête. — Vraiment ? fit Etienne. — Que va dire lady Margaret à qui j'ai écrit hier : « Je ne viendrai pas, » lorsqu'elle va découvrir que je suis venu ? — Au fait, pourquoi, diable ! es-tu venu ? » interrogea la grosse voix de M. Charles.

Il était descendu tranquillement dans le *Creux-Billard* de son pas ordinaire, et s'était approché des deux causeurs sans en être entendu ; tant ils concentraient d'intérêt sur eux-mêmes.

« Ah ! oui... c'est difficile à expliquer, commença l'officier, car je ne suis ni jolie femme, ni fantasque. — Ne serais-tu pas simplement un garçon d'esprit, qui a pris regret de son refus en flairant le plat de truites du Lison que Margaret nous destine ? — Pour un plat de truites ! sourit Etienne en feignant l'indignation. — Ah ! que vous savez bien le contraire ! répondit Maxime plus vivement qu'il ne le fallait pour une telle accusation. — Je crois plutôt à la louange de la sobriété, dit le frère aîné, que tu ne songeais pas aux truites, mais que tu te hâtas de venir adresser tes compliments à Mlle Etienne. — Mes compliments !... quels compliments ? — Comment, tu ne sais pas encore ? Margaret ne t'a donc pas écrit ?... — Rien. — Elle aura voulu te surprendre. — Quoi donc, enfin ? — Que Mlle Etienne, par suite de la découverte d'un second testament, est légataire universelle de la marquise de Brébion. — Mademoiselle hérite ?... — De huit cent mille francs. »

Maxime porta la main à son front comme s'il y recevait une commotion violente. « Trop tard ! » murmura-t-il. Quand il retira sa main toute moite d'une sueur subite, Etienne remarqua l'altération profonde de ses traits.

Il s'inclina pour la féliciter ; mais de ses lèvres blêmes ne tomba qu'un balbutiement confus.

M. Charles n'avait rien vu de cela. Remonté sur l'escarpement du gouffre, il appelait sa femme et Paula, dont on distinguait les voix, pour les guider dans leur descente.

« Arrivez donc !... Il est bien temps ! à quelle heure déjeunerons-nous !... Que pouviez-vous bien faire là-bas ? disait-il avec humeur. — Nous regardions pêcher les truites, » répondit Paula en sautant la première dans l'entonnoir.

Aubin la suivait, les bras ballants, ne portant pas le moindre châle : tandis que la jolie

blonde, bien emmitouffée dans le sien, bravait hardiment la fraîcheur de cette excursion.

Lady Margaret venait un peu plus loin, d'un pas dolent, comme une personne charmée d'avoir causé un plaisir à ses hôtes, et qui trouve, cependant, à part elle, que c'est peut-être en avoir fait assez.

Elle poussa des cris d'oiseau surpris en reconnaissant Maxime. Fort heureusement, du reste, pour le commandant de dragons, elle prit la chose en couleur de rose, le remercia de ce soudain caprice, s'en attribua tout l'honneur, le déclara le plus aimable des beaux-frères, et s'empara de son bras pour retourner au moulin.

Il résulta de cette bienveillante attitude que tout le monde parut enchanté d'une fugue inattendue, dont son auteur seul conserva quelque embarras.

En marchant processionnellement le long de l'étroit sentier, Aubin remarqua les frères épaulés grelottants d'Etienne.

Il éprouva le plus sincère remords de sa vie. Ce n'était que trop vrai. Sur son chemin s'était rencontrée la coquette, l'insensible, la frivole Paula, et son seul aspect avait fait envoler comme un soufflé tout ce qui n'était pas elle.

« Pardonnez-moi, Etienne, dit-il avec une tristesse véritable, j'ai oublié... je suis sans excuses... — Est-ce que j'ai froid ? » répondit-elle avec un coup d'oeil joyeux.

Le déjeuner était servi dans la salle basse du moulin ; une bonne vieille salle aux poutres noircies par les flammes incessantes de toutes les fritures qui s'y confectionnent pour les visiteurs.

Le jeu des mâchoires supprima totalement celui des intelligences pendant les premiers instants de ce repas tardif.

Au moins, en fut-il ainsi pour M. de Saint-Ebre, pour lady Margaret et pour Paula.

Aubin avait l'apparence d'un homme qui mange en dormant.

Maxime paraissait accomplir un devoir, tant il apportait de sérieux dans ses fonctions gastronomiques.

Quant à Etienne, on l'eût singulièrement étonnée en lui apprenant qu'elle venait de goûter à ces délicates truites du Lison dont M. Charles faisait tant de cas.

Nous devons mentionner, du reste, qu'elles étaient merveilleuses.

Après le déjeuner, qui fut long, toute la société s'égrèna dans la prairie qui fait au moulin une verdoyante ceinture.

Les splendeurs de ces montagnes, dorées d'un soleil affaibli, n'écrasaient plus de leur aspect les promeneurs satisfaits.

C'étaient maintenant de capricieux petits chemins ourlés par le ruisseau, traversés par un filet gazouillant, ombragés par les dernières ramures d'un saule pleureur ou d'un tremble argenté.

Oh ! la belle journée !... et qu'il faisait bon s'oublier dans ce site agreste.

On s'y oublia si bien, les hommes en politique suivant leur atroce coutume, les femmes en babillant suivant leur habitude invétérée, que, lorsque M. Charles rappela l'excursion de la *Baume des Sarrasins*, un peu de fatigue se manifesta dans la petite caravane.

On s'était grisé de belle eau, de bon air, de grands rochers ; on aspirait au repos.

En conscience, M. de Saint-Ebre crut devoir énumérer les beautés de la *Baume et Grotte des Sarrasins*, ainsi surnommée parce qu'elle servit, dit-on, de refuge aux Sarrasins, lorsqu'ils furent chassés de France par Charles Martel.

Diverses contrées, d'ailleurs, et la Savoie entre autres, ont leur *Grotte des Sarrasins*.

« Le dôme a cent mètres de hauteur, expliqua-t-il. — J'en suis bien aise, répliqua lady Margaret. — Les stalactites y sont curieuses, nombreuses, très-admirées. — Si nous regagnions la voiture ? — Les eaux profondes y dorment dans l'obscurité. — Eh bien ! nous y viendrons une nuit avec des torches pour les réveiller. »

Et, sur cette conclusion fantaisiste, les visiteurs remontèrent le ruisseau jusqu'au moulin pour y reprendre la calèche.

S'ils avaient pu se douter de ce qu'ils laissaient derrière eux !

Ils y laissaient M. de Momprin qui avait abandonné son cheval au village de Nans, et attendait depuis plusieurs heures à l'entrée de la *Baume*.

Comme il est rare, très-rare, qu'on vienne au Lison sans pousser jusque-là, le député pouvait légitimement espérer une rencontre qui n'aurait pas manqué d'un certain cachet romanesque.

N'étant point admis à l'hôtel Saint-Ebre, les occasions lui manquaient absolument de faire plus ample connaissance avec celle dont il avait sollicité la main, un peu à l'aveuglette, comme un homme dont le mariage doit parfaire la respectabilité.

De loin, il avait vu s'avancer la société riieuse. Il apercevait la fumée des cigares et distinguait les blondes boucles de Paula.

Un peu plus loin, et, sous l'arcade énorme de roches moussues, il pouvait à son tour faire aux orphelines les honneurs d'une merveille jurassienne.

Tout à coup, plus rien. Les boucles blondes s'éffacèrent, la fumée bleuâtre s'envola. Les longues robes tracèrent un sillon dans la prairie, et bientôt, le roulement d'une voiture résonna sur les cailloux.

Ils étaient partis laissant l'auteur infortuné de l'*Etude pittoresque sur la Franche-Comté* collé au roc, pittoies, et presque aussi désolé qu'une des hautes stalactites qui pleurent éternellement dans la *Baume des Sarrasins*.